

LE

PÈRE PEINARD



REFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNAIFF

ABONNEMENTS
FRANCE

 Un An. 6 fr.
 Six Mois 3 »
 Trois Mois . . . 1 50

BUREAUX
120, Rue Lafayette. — PARIS

 Adresser toutes les correspondances au nom
de l'ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
EXTERIEUR

 Un An. 8 fr.
 Six Mois 4 »
 Trois Mois . . . 2 »

Le Grisou à Répétition!

ENCORE DEUX EXPLOSIONS A SAINT-ÉTIENNE!

Nous avons déjà les montres à répétition, les fusils à répétition... il ne manquait plus que le grisou à répétition! Ça y est, nom de dieu!

Après l'horrible massacre du 29 juillet, y a eu deux nouvelles explosions, le 4 août. C'est y les dernières? Qui pourrait l'affirmer!

Avec la crapulerie des grosses

légumes des Compagnies, qui se foutent de la vie des mineurs comme d'une merde de chien, faut s'attendre à tout.

Quoi qu'on en dise, c'est les administrateurs eux! et rien qu'eux qui sont coupables.

Voici d'ailleurs les faits tels que les racontent, en y foutant une

sourdine turellement, les canards de là-bas :

A la suite de la dernière grève, le feu prit dans une galerie de la 13^e couche et l'incendie ne put être éteint.

Pour continuer l'exploitation, la Compagnie dut faire construire un barrage pour isoler la partie en feu. Ce barrage construit de pierre et d'argile, aurait dû avoir une épaisseur de 3 ou 4 mètres, pour être vraiment efficace. Au lieu de ça, on le fit de 30 centimètres.

C'était se foutre des pauvres bougres, et les livrer à la mort un jour l'autre : c'était un rideau pour cacher le danger, et rien de plus, nom de dieu ! Il fut vite crevassé par l'incendie, et y a pas besoin de chercher d'autres explications pour motiver les trois explosions.

**

Lundi matin, la deuxième explosion eut lieu à 8 heures. Les galeries, heureusement, n'étaient pas pleines de grisou et l'explosion se borna à la 13^e couche. Une soixantaine de pauvres bougres s'y trouvaient et furent renversés ou projetés contre les parois.

Illico, tous déguerpièrent dans leur tenue de travail, c'est-à-dire nus comme des vers, à cause de la chaleur infernale. Arrivés au cages et remontés au jour, ils se trottaient affolés, tellement était horrible la souffrance qu'ils enduraient à l'intérieur par suite du feu entré dans leurs poumons ; après être restés quelques minutes à l'air, plusieurs tombèrent comme des mouches, et on dut les emporter.

Cinq, seulement, ceux qui se trouvaient le plus près du barrage, restèrent sur place et furent remontés par le sauvetage : ce sont les seuls blessés que la Compagnie veuille avouer.

Le sauvetage s'était immédiatement organisé ; on avait reconnu la situation et le lieu du danger : une quinzaine de mineurs travaillaient à boucher les fissures du barrage, lorsque, à 11 heures 14, se produisit la troisième explosion.

Ce fut une flambée, vu le peu de grisou qui avait pu se dégager depuis que l'autre explosion avait nettoyé l'air.

Les pauvres bougres ne furent pas foudroyés, grillés du coup, mais simplement rôtis à feu doux. Leur état est plus satisfaisant que ceux de leurs camaros, qui eux-mêmes ne sont que blessés légèrement d'après les mensonges officiels. Pourtant trois ont claqué le même jour, nom de dieu !

Toute la ville est sans dessus dessous ; l'émotion empogne tout le monde. Le populo est atterré. Vers une heure on remonte au jour, deux ou trois ouvriers qui ont été indisposés par la chaleur, on les soigne et ils rentrent à leur piaule. Du coup, le bruit se répand qu'une nouvelle explosion a eu lieu à ce puits.

Heureusement c'est pas vrai. Mais, nom de dieu, ça prouve dans quel sale état sont tenues les mines du bassin de la Loire. Pour augmenter leurs dividendes, les actionnaires feraient autant de cadavres qu'un évêque en bénirait.

Et puisqu'à ces enterrements

il faut tout le tralala officiel, ne pourrait-on foutre à demeure à Saint-Etienne, un représentant de sa jean-foutrierie Carnot, un ministre des travaux publics, et un archevêque pour escorter les boîtes à dominos, remplies de mineurs assassinés par les bandits des Compagnies ?

**

Yves Guyot a raconté aux têtes de veau de la charcuterie sénatoriale, le boniment de la lampe ouverte par un mineur, et trouvée sur le lieu du sinistre. Tas de coquins ! Mentez et accusez, les faits sont là, nom de dieu ; tout se tourne contre vous, prouve votre culpabilité.

Y a pas un bon bougre aujourd'hui qui ne sache pas où sont les responsables, — et si dans la deuxième ou troisième explosion, il n'y a pas eu comme dans la première quelques centaines de victimes, ça tient à ce que les coups de grisou se sont succédés rapidement.

Ah, nom de dieu, tas de bandits de la haute, prenez vos airs de saintes nitouche, vous ne trompez personne.

Voyez-vous, ces trois explosions ont foutu bougrement de haine contre vous dans le cœur des mineurs.

Ils savent, mille bombes, le cas que vous faites de leurs carcasses ; aussi leur résignation bête se changera en une rage terrible, — et ils chercheront à se défendre eux-mêmes contre ces grillades.

Et le moyen, vous le savez ? c'est de foutre la Sociale en bonne voie.

Le temps de reprendre leurs esprits, de se débarrasser de l'émotion, et la lutte reprendra entre les mineurs et les exploiters. Ah, ils seront plus à l'œil les gas ! Et ils n'auront ni fin ni cesse, jusqu'au jour où ayant foutu les grosses légumes au fond des puits, ils mettront le grappin sur les mines, et les pomponneront de chouette façon, — de manière à extraire le charbon, et non pour en faire leurs tombeaux.

FUNÉRAILLES ROUGES

La nouvelle de l'explosion de grisou de Saint-Etienne, m'est arrivée la semaine dernière, comme je donnais le dernier coup de flon à mes flanches. Cette semaine je reviens là-dessus, d'autant plus qu'un copain de là-bas m'envoie des tuyaux sérieux :

Sur 165 mineurs qui ont été rôtis, 3 ou 4 seulement ont quelques chances pour en réchapper.

Le coup était à prévoir : l'après-midi il avait fait un orage à tout casser, la pression barométrique avait baissé énormément, et avait atteint son extrême limite ; par suite le grisou était libre de se dégager et d'envahir à son aise les galeries. La plus élémentaire prudence conseillait de suspendre le travail, mais bah, le grisou ne part pas chaque fois, et puis une grillade de temps en temps ça ne va pas mal dans le tableau.

D'abord ça terrorise les *parvaires* : le grisou c'est leur seul ennemi, ils ne pensent qu'à lui ; toujours sous la menace du danger invisible, ils oublient qu'ils ont à résoudre la question sociale.

Ensuite, ça fournit l'occasion de trimballer les refroidis avec grands

flafas, d'aller secourir les mourants et les familles affligées; on organise des souscriptions, des fêtes, on rigole, on chante, on pique un chahut et l'on serre la cuiller à plusieurs mineurs en leur glissant une pièce de vingt balles. Ça fait croire aux pauvres bougres que les aristos s'intéressent à eux. Et tenez, quoique bien intentionnée, Séverine en a justement pincé de cette guitare avec les 8.000 balles à Rothschild.

Oh, qu'on les aime les « malheureux mineurs », les « pionniers de la civilisation! » Pour eux on se fendrait en quatre; la charité publique leur fait des rentes et les traite comme des coqs en pâte.

C'est à un tel point qu'après l'accident de Verpilleux, la Compagnie des houillères de Saint-Etienne, trouvant que le grisou avait trop enrichi les familles des mineurs tués, réclamait que la galette des souscriptions entrât dans le compte des indemnités, qu'elle devait payer aux familles. Et dans le procès intenté par une des victimes, l'avocat de la Compagnie, soutint le même boniment et entama une telle antienne que le président du tribunal (un étourdi pas encore à la hauteur de son rôle) indigné, arrêta l'avocat en le traitant d'« immoral ».

Bon, nom de dieu, une fois le grisou éclaté, le programme amarré comme sur des roulettes, il n'y a eu qu'un « incident regrettable » — comme a dit la presse locale, — le coup de l'enterrement d'un social.

On a retiré les cadavres et, comme le puits avait peu de mal, ça a été vite fait.

Si dans le puits, il n'y a pas seulement un fil de charpie, et une goutte d'arnica, pour panser un blessé, il y a des cercueils en réserve pour recevoir les morts, et le

puits Verpilleux en a immédiatement 20 à son collègue Pélissier.

Le surlendemain de l'explosion on a fait le grand enterrement: 75 cercueils. La parade était complète: le représentant de la Publique, un ministre, un cardinal, le préfet, des généraux, le maire, les corps élus, les dragons, la ligne, les pompiers, la musique, les ratichons, bannières, couronnes, etc., tout le tralala y était! Ce n'était qu'après, à la queue de cette dégoutante fripouillerie, que venaient les familles éplorées et les camarades consternés des victimes.

Et dire que pas un trognon de chou n'a été jeté à la gueule de toute la crapulerie officielle; que pas un coup de sifflet n'a interrompu les boniments de ces prêtres!

..

A côté de cela, il y a eu des familles qui n'ont pas voulu prêter les restes funèbres des leurs à ces jongleries et qui ont réclamé les corps pour les faire enterrer plus décemment.

La famille du copain Laroer (un qui avait été arrêté pour le 1^{er} mai), notamment, était de ce nombre.

Le soir, à cinq heures, son convoi eut lieu, sans ratichons bien entendu.

Sur son cercueil, on avait placé un drapeau rouge et quatre autres étaient déployés dans le convoi, composé d'environ 400 camarades.

Parti de la rue Saint-Roch, on traverse la ville par les rues de la Badouillère, Gambetta, du Général-Foy, la place de l'Hôtel-de-Ville, les rues de la Croix, Passerat et de l'Eternité.

Le convoi avait fait trois kilomètres et était à 200 mètres du cimetière lorsqu'un bourgeois, se disant commissaire de police, flanqué de deux roussins, s'approche du por-

teur d'un drapeau et l'engage à le ployer.

Le copain lui répond: non.

Aussitôt mon policier saute sur le drapeau que le copain cherche à lui soustraire en le repoussant de l'autre main.

Un des roussins dégaine et fait le moulinet avec son sabre; sur le premier moment il arrache un drapeau et le tient sous son pied.

On revient de la surprise: plusieurs copains entourent le type et veulent le désarmer. Il frappe le citoyen Pons à un centimètre au-dessus de l'œil.

Celui-ci saute sur l'agent et le désarme; il sort du groupe l'œil en feu, un filet de sang coule le long de sa joue et rougit le col de sa chemise, il brise le sabre de l'agent sur son genou et en brandit les morceaux.

Pendant ce temps, le flick qui a dégainé et le commissaire reçoivent une rossée exemplaire et, sans l'intervention d'un conseiller municipal et la tristesse de la cérémonie qui engage à faire reformer le cortège, ils auraient probablement eu fini de faire leurs saletés. Ils s'empressent de profiter du remous qui se produit et se sauvent dans une allée.

Le convoi finit d'arriver, drapeaux flottant, et au bord de la tombe, quatre camarades prononcent quelques paroles d'adieu qui se ressentent fortement de l'émotion causée: primo par l'horrible du drame de mort de Villeboeuf; deuxième, par l'odieuse attaque policière que l'on vient de subir.

Inutile de dire que le lendemain le citoyen Pons a été arrêté et qu'il sera poursuivi, et avec lui un conseiller municipal que le commissaire a désigné comme un de ceux qui l'ont frappé.

J'ignore si le fait est vrai, mais,

dans ce cas, cela prouverait que la conduite du commissaire a été bougrement ignoble.

LE PROCÈS DE GRENOBLE

Tous les amis et amis qui étaient en liberté provisoire ont été arrêtés; probable que les autorités ont compris que les fonds étant à la baisse, les copains ne pouvaient se payer le voyage.

Vendredi on les a conduits à Grenoble. La ballade de la prison de Vienne à la gare s'est effectuée dans deux omnibus.

Malgré la fournauterie des mufles du Parquet qui avaient fait annoncer une heure de départ mensongère, y avait du populo. Tous les zigues de la localité sont allés accompagner les copains à la gare et de partout partaient les cris de « Vive la Sociale! »

Leur réception à Grenoble a été aussi très chouette: une foultitude de bons bougres avaient rapléqué et les cris de « Vive la Sociale! » « Vive l'Anarchie! » de partir comme des fusées.

Ils étaient dix-huit, dix hommes et huit femmes. Où trouver à Grenoble un panier à salade capable de contenir une telle flopée de zigues? La rousse a donc dû réquisitionner deux omnibus.

C'est le vendredi 8 août que commencent les débats et ça durera quatre jours.

Attendons la fin!

..

J'ai déjà dit quatre mots d'une tombola que des jeunes copains ont organisée à Vienne et où les autorités ont fouillé leur nez. Elle sera quand même dimanche prochain.

Mais le tordant, nom de dieu, c'est que maintenant que les pandores n'ont plus personne à arrêter, on les occupe à dénicher les lots de la tombola — histoire de les barboter.

Turellement les bricoles en question sont garées; tout de même faut que les autorités en aient une sacrée dose pour se figurer qu'on va leur laisser foutre le grappin dessus.

LES COUPS DES RATICHONS

Vous ne connaissez pas *la Croix*? Oh, vous n'y perdez pas, nom de dieu!

La Croix, c'est un sale petit canard cléricouillon, tout rempli de bondieuseries et qu'on expédie par gros ballots au fond des campagnes.

Je connais des petits pays où le richard de l'endroit, maître de tout par son usine, impose à ses ouvriers la lecture de *la Croix*.

* Vous voulez lire un canard tous les jours? C'est très bien, mes amis; l'instruction est une bonne chose... le journal dans une démocratie est indispensable au peuple... Turellement il faut savoir faire un choix... je m'en charge! Vous lirez tous les jours *la Croix*, c'est un journal bien pensant et qui, au surplus, ne coûte que trois sous par semaine: vous faites une économie et vous avez un bon journal... »

Coup double, nom de dieu! Plus que double, foutre, car le richard y gagne d'abrutir ses ouvriers en douceur.

Donc, ce canard s'est occupé

de la fameuse réunion de la salle Jussieu. Après avoir fait un compte-rendu, prouvant clair comme la soutane de l'abbé Garnier que les ratichons ont raison, voici ce qu'il ajoute (jeudi 31 juillet):

« En terminant, M. Garnier a proposé de faire un secrétariat du peuple mixte entre catholiques et anarchistes, pour éviter des malheurs comme ceux de la famille Hayem. La proposition a été acceptée.

» *Puissa-t-elle rapprocher dans un dévouement fécond au bonheur de tous, ceux qui se sont si complètement éloignés des idées chrétiennes.* »

Après celle-là, nom de dieu, y a plus qu'à tirer l'échelle! Les anarchos cul et chemise avec les ratichons!

Par qui a-t-elle été acceptée cette proposition de secrétariat? C'est y une menterie? Foutre, c'est pas moi qui irai y voir!

* *

Et de deux, mille bombes! Voulez-vous savoir sur cette réunion l'opinion du *Gil Blas*, canard bourgeois très faisant? Numéro du mercredi 30 juillet, jepige la phrase suivante:

... *Le pape prépare une encyclique sur la question sociale. Qui sait si dans quelques semaines, nous ne verrons pas tous les soirs un prêtre prendre la parole dans une réunion publique!*

Nous avons donc raison de dire que la réunion d'hier à la salle Jussieu est un symptôme.

L'abbé Garnier a parlé; nous n'oserons affirmer que ce qu'il a dit portera des fruits, mais dans tous les cas il a été écouté.

Et maintenant pauvres anar-

chos qui ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez, continuez sous prétexte de faire de la propagande dans des milieux nouveaux à tendre la perche aux eures!!

UN COCHON

C'est à Troyes que s'est passée la saloperie suivante. Elle n'a rien de bien rare, hélas, y a pas besoin de courir bien loin pour dégôlter des patrons de même farine.

Une femme, son mari mort, reste avec une gosseline à faire croustiller; pour tout potage, la pauvre bougresse n'a que son turbin. La paye n'est pas grasse, quarante sous par jour, c'est ce qu'elle gagnait en trimant dur à son atelier.

Une veine, nom de dieu! Elle dégotte une place à gagner cinquante sous; vous pensez si elle a été en joie: ça se devine.

Oui, mais... y avait un maist... Un soir qu'elle rentre à sa piaule, la journée finie, voilà qu'elle est re-luquée par un type, qui la talonne et la relance jusque dans les escaliers. Ça lui donne la frousse, et sans même se retourner pour voir la gueule de l'animal, elle se tire vivement et ne retrouve un brin de tranquillité qu'une fois sa porte bien bouclée.

Le lendemain son patron l'a fait appeler au bureau. Il lui passe de la pomnade et lui envoie en douceur que c'est lui qui la veille, l'a suivie jusque chez elle; et le salop ajoute « que s'il l'a embauché à raison de cinquante sous, alors qu'il remue à la pelle des ouvrières faisant même besogne pour quarante sous, et même trente-cinq, c'est qu'il a compté sur des dédommagements... faut lui savoir gré de sa générosité... »

La pauvre bougresse épatée d'entendre de pareils boniments, ne trouvant pas de mots pour répondre à ce singe, lui fout un de ces coups d'œil qui en disent long, puis elle va se recoller au turbin.

Mais le cochon a pris sa revanche. Quelques jours après, quand l'ouvrière passe à la caisse, pour toucher sa paye, elle est saquée sous prétexte que l'ouvrage manque. Mensonge! car la veille une autre ouvrière avait été embauchée pour prendre sa place.

Voilà l'existence qui est faite au populo, nom de dieu! Et y a pas à dire, « non! », ils sont hougrement rares les singes qui ne réclament pas des ouvrières girondes des dédommagements.

Et dire qu'on nous motive si facilement le bourrichon avec des histoires sur l'ancien régime et la roserie des seigneurs. Foutre, les roseries n'ont fait que changer de nom! Le droit de jambage existe toujours, mille bombes, seulement le patron qui en use, appelle ça « se passer une fantaisie! »

LE GRAND SAUT

Ce n'est pas qu'à Paris, nom de dieu, que la mistouffe étrangle le populo, — c'est partout!

On ne pense déjà plus à la famille Hayem, les riches sont remis de leur émotion et voilà qu'une mère et son fils viennent tous deux de faire le grand saut.

C'est pas des ouvriers des villes, mais des petits proprios de la campagne.

Aux environs de Marseille, tout près d'Allauch, vivaient coussi coussa, la mère Gageau et son fils Justin. En bûchant comme des caragés, ils arrivaient à bouffer.

Déveine, nom de dieu! Y a un an la maladie, une maladie incur-

nable! empogne Justin. Les quatre sous qu'on avait mis de côté partirent vite; puis la purée vint, terrible comme toujours.

« Prends courage, mon enfant, que faisait la mère, les mauvais jours passeront.

— Courage! Courage! c'est très beau... voudrait mieux en finir d'un coup... »

En effet, les deux en ont fini d'un coup: l'autre soir, la mère était sur la porte, prenant le frais, jabottant avec les voisines:

— C'est peut-être la dernière fois que je fais la veillée avec vous !...

Ca fut la dernière! La mère rentre attirée par les plaintes de son lieu... La décision fut vite prise: Mourrez ensemble...

Et le lendemain les voisins trouvaient le fils mort, la mère mourante n'a survécu que six heures.

Voilà, nom de dieu, où nous en sommes! Ledégout de la vie agrippe les pauvres bougres: à la ville, à la campluche l'existence est infernale.

Quand ça finira-t-il? Le jour où les pauvres bougres au lieu de se tuer, prendront l'excellente habitude de démolir les richards et les gouvernants.

LE VIEUX

A quoi songe-t-il? Y a-t-il encore des idées dans sa pauvre cervelle?

Il songe au temps où il était fort, où ses bras robustes cassaient les cailloux sur les routes. C'était le bon temps, il gagnait sa vie! Oh, maigrement, de quoi bouffer des choux et des pommes de terre.

Et dire qu'il n'a cassé que des cailloux!

Pourquoi donc, quand la proces-

sion passait, allant aux matins du printemps, bénir les récoltes, pourquoi donc, son maillet ne s'est-il pas levé sur la caboche du curé?

Pourquoi donc, chaque fois que le fusil sur l'épaule le toisait le gros richard du pays, pourquoi son capel aux talons, baissait-il le nez en saluant bien bas?

Pourquoi, quand de la ville, venaient de belles voitures dévalant sur la route comme un tonnerre, l'éclaboussant de boue ou de petits cailloux, ne sautait-il pas à la gueule du préfet ou du gros légume qui se prélassait dans la guimbarde?

Pourquoi adorer, pourquoi se résigner?

S'il s'était rebiffé, et que d'autres comme lui eussent levé sur les grands de la terre un maillet, un pic, une fourche ou une faux, il ne serait pas aussi misérable qu'il est: la société serait bougrement meilleure pour les vieux; quand un bon gas aurait turbiné son temps, une fois décrépit, la croustille lui serait assurée.

Mais voilà, il s'est contenté de casser des cailloux! Aussi quand ses bras ont été faiblots, la commune l'a foutu au rancard, sans lui faire de rentes, turellement; on abat les vieux canassons, on l'a laissé vivre lui, — pourquoi?

C'est y une vie, ça, d'aller de porte en porte, bredouiller des *paters* et des *aves*, pour recevoir un quignon de pain noir, une lampée de cidre, un bout de lard rance — et des fois un petit sou !...

Non, c'est pas une vie! Et pourtant l'échine courbée, — courbée à force d'avoir cassé des cailloux, c'est la vie que mène le vieux.

RATICHONS ET BOURGEOIS

Le bon bougre de Beauvais qui dernièrement a pas mal chiné les



LE VIEUX

processions de Jeanne Hachette, a repiqué au truc à propos de la conférence de la salle Jussieu.

Il m'envoie une habillarde; nom de dieu, il pisse des colonnes de copie, — je ne m'en plains pas, — mais je suis forcé de lui couper la chique de temps à autre, pour qu'il y ait de la place pour tout le monde dans le canard :

« Père Peinard,

« Apropos des râtichons sociaux, je partage ton avis, foutre. Et oui ! je pense comme toi qu'il faut ouvrir l'œil et le bon, nom de dieu ! Si jamais ils mettent le grappin sur le Socialisme, c'est encore nous qui serons flambés, et pour longtemps, oui ! Avant de les redémolir, nous aurons encore le temps de crever vingt fois pour une.

Du moment que ces hibous sortent de leurs trous, c'est qu'il y a quelque chose à piger ou à dévorer; tout d'abord, s'ils font du socialisme, ils le feront chrétien, — leur intérêt avant tout.

Avec les richards et les patrons, ils s'entendront à merveille, ce qui foutra les anarchos et les sociaux dans le pétrin.

Oui, mille bombes, y a longtemps que j'ai pensé cela, et je ne serais pas épaté que ça arrive, si nous ne barrons la route.

Sûr, les râtichons sont des coquins, mais pas des imbéciles, nom de dieu ! Ce qu'ils font aujourd'hui est mené de loin; ils ont prévu où viendraient les choses, quand ils ont fondé leurs cercles catholiques.

D'abord, ils se sont dit: « Les bourgeois sont des imbéciles, avec eux, nous ferons tout ce que nous voudrons, vu que ce qu'ils essaient de faire par eux-mêmes n'a ni fondement ni solidité.

« N'ont-ils pas fait semblant de nous persécuter, et ne sommes-

nous pas plus forts et plus puissants qu'apparavant ? Et en plus, nous pouvons maintenant crier à l'iniquité et à l'injustice.

« Quant au peuple, il est inconscient et oublie le passé pour ne voir que le présent, — alors il est à nous.

« Les plus clairvoyants prendront chacun de leur côté des voies différentes pour se défaire des bourgeois et de nous : ils s'en seront divisés et nous serons les plus forts. A ce moment, les bourgeois seront forcés de nous donner la main... »

Voilà, mon vieux Peinard, le raisonnement des râtichons qui préchent le socialisme. Ces cochons ont le groin solide; quand ils reniflent quelque chose de bon pour leur gueule, ils iraient le déterrer dans cent pieds de merde, nom de dieu.

Ceux-là ne sont pas si couillons que les anarchos du quartier latin, foutre non ! Ils ont plusieurs cordes à leur violon; oui, ils en ont de recharge, et ils savent en tirer des sons si doux, — si doux, si harmonieux, si épastrouillants, que ce son frappe au cœur, nom d'une bombe ! et surtout aux sens, nom de dieu !

Encore un brin, et n'auraient-ils pas fait danser d'aise et mettre en extase des anarchos ! Non, je n'en puis pas revenir, et j'en suis tellement ahuri que j'y perds le latin que je n'ai jamais appris.

Mais j'y pense, es-tu bien sûr que les copains philosophes n'ont point rapporté quelques médailles ou quelques amulettes, comme anneaux ou cordons de Saint-Joseph ?

Et toi-même puisque tu y es allé, as-tu bien regardé dans ta profonde ? Ces mille de râtichons seraient pas de dieu bien capables de l'avoir fourré quelques images

du sacré cul de Jésus, et de la mère aux sept ou huit douleurs !

Faut faire attention !

Un bon bougre de Beauvais.

L'anarchie ne sent pas la charogne, quoi que j'en ai dit l'autre jour, en voyant tourner les corbeaux autour d'elle. Ce sont quelques individus qui sont dévoyés, et voilà tout !

Ils n'ont plus la haine du curé au cœur, — heureusement que le paysan l'a encore, et que les enfants les détestent d'instinct.

Y a un gosse qui me demandait si les curés avaient eu une mère, ou bien s'ils poussaient comme ça tout d'un coup ? — Puisqu'ils n'ont ni femmes, ni enfants, la question était bien naturelle.

Il y a des gens pas dégoutés, et tellement amoureux du parlementarisme et du bafouillage, qu'ils discuteraient avec Galiffet; mais, nom de dieu, les curés sont pires ! Ils génèrent l'autorité, le mensonge, le crime, et le bourgeois et les gouvernants ne sont que leurs produits.

De tous temps ils ont fait tourner la question sociale en question religieuse, — il n'y réussiront pas cette fois.

COUPS DE TRANCHET

Du joli ! — Ça y est, Pons et Laby passent en correctionnelle à Saint-Etienne, pour l'enterrement de Larzer; au prochain numéro, je donnerai les détails.

Deuil royal. — Les Espagnols bien pensants sont dans la douleur et pleurent toutes les larmes de leurs corps.

Triste nouvelle, qu'on apprend: l'avorton qui leur sert de roi venait de crever ! Illico toutes les fripouil-

les gouvernementales de l'Europe ont fait de fortes commandes d'ognons.

Erreur, c'était pas le veau royal, c'était que son chien ! N'importe on a bougrement utilisé les ognons.

C'est jamais sur un pauvre diable que les salops s'apitoieront !

Pauvre bistrot. — Au lieu de faire des diners à la paire, ce qui occasionne souvent des ennuis, quelques copains avaient trouvé plus pratique de se faire faire de l'œil, par un troquet, très à la hauteur et nullement purotin.

Pour la note, ils l'ont envoyé salle Horel; de sorte que dimanche dernier le type tombe au milieu des anarchos: turellement on s'est payé satête.

Il faisait une sale gueule, quand on lui a expliqué que « nécessité n'a pas de loi » et qu'on peut aussi bien empiler un bistrot, qu'oublier de payer son proprio.

Après quoi, on l'a invité à déposer sa belle toquante dans le plateau, le type n'a voulu rien savoir, — il court encore.

Eh, le *monstre* n'est pas terrible ! Pourquoi les gas qui crèvent de faim ont-ils peur de lui ?

LES GAS DES CHEMINS DE FER

Chouette coup, dimanche dernier au Cirque d'hiver; les ouvriers et les employés des chemins de fer se foutaient en Chambre syndicale.

Je sais bien, nom de dieu, que jusqu'ici les Chambres syndicales ont quasiment toujours été le rendez-vous de petits merdailleurs qui crevaient d'envie de lâcher le métier, pour se dégottier une situation.

flaffas, d'aller secourir les mourants | puits Verbilloux en a immédiate-

On s'y occupe bougrement de politique, de popottes bétasses, on mendigotte près des bouffe-galette de l'Acquarium, près de toute la Haute saloperie gouvernementale, des protections contre les patrons. — Couillons!

Les questions sérieuses on les fout au panier; on ne se dit pas assez que les syndicats doivent, pour que le prochain coup de chambard ne soit pas un fiasco du même tonneau que la Commune de 71, se préparer à foutre en l'air toute la racaille patronale.

Une fois les gouvernants, Carnot, les ministres et les bouffe-galette balancés, y aura rien de fait, nom de dieu!

Pour remplacer cette peste, on nous foutra dans les guibolles un gouvernement communal, et ça sera encore un sacré emmerdement! Quoi, on ne sortira pas de la politique, on y pataugera jusqu'au cou, nom de dieu!

Tandis qu'au contraire si le popolo est assez mariole pour laisser les ambitieux et toute la séquelle se disputait l'assiette au beurre (ou y aura plus de beurre), et va dans les syndicats pour opérer lui-même un chambardement social, tout sera en bon chemin, mille bombes!

Là, entre zigues du même métier on s'entendra vite; s'agira de saquer les patrons, de foutre le grappin sur les usines ou les ateliers, et puis de s'emmancher en commun pour bricoler, de manière que le turbin de tous profite à tous et non plus à quelques-uns seulement.

Turellement cette besogne ne devra pas empêcher un tas d'autres fourbis très chouettes; pas moins, si les groupes de corporations ne sont pas à l'œil, nous nous taperons encore un coup, nom de dieu!

Donc, à chaque fois que je vois un syndicat se former ça me fout en joie. Pardine, les gas ne marchent pas comme voudrait le Père Peinard.

Qué que ça fout! Y a un commencement à tout, de fil en aiguille, les choses iront leur petit bonhomme de chemin.

Par exemple pour le syndicat en question, c'est pas ça, foutre non! Mais bast, un peu de patience.

Les copains des chemins de fer, en sont encore à espérer que les gouvernants leur donneront un coup de main; pauvres gobeurs, les bouffe-galette ont bien autre chose à fricoter! Pensez-vous qu'ils vont faire la croix sur tous les pots-de-vin que les administrateurs des Compagnies leur foutent par la gueule?

Pensez-vous qu'ils soient assez bouchés pour ne plus connaître leurs intérêts? Non! pas? Or, leurs intérêts sont juste le contraire des vôtres, y a donc pas de pet qu'on vous écoute.

A cette réunion ça devait être folichon d'entendre le président, — car y a un président, là aussi, nom de dieu! — dire qu'une fois unis les gas du chemin de fer seront bougrement forts.

Et turellement ils emploieront leur force, à casser la gueule à leurs exploiters et aux gouvernants qui les grugent?... que vous vous dites.

Ah, l'ami, pour ça y a rien de fait: « Une fois les forces compactes, ils pourront avec efficacité s'adresser le cas échéant au Parlement... » Oui, comptez dessus et buvez de l'eau, — on vous écouterait d'une drôle de façon!

Pas de grève! « une grève de leur corporation, que dit le président, foutrait sans dessus dessous les

fourbis commerciaux et industriels. »

Sacré couillon, mais c'est justement ça qu'il faut viser! Alors pensez-vous que ce que vous voulez va vous tomber rien qu'en ouvrant le bec?

Toutefois à un moment, y a quelques gas qui ont eu un brin de bon sens; des types voulaient exclure les étrangers, — ça n'a pas pris, nom de dieu! « Puisqu'il y a des étrangers dans les conseils d'administration des Compagnies, pourquoi y en aurait-il pas parmi nous? » qu'à fait un type.

Enfin, l'intellect leur viendra, nom de dieu! Les gas des chemins de fer commenceront par un bout et sûr, ils finiront par l'autre. Tout ce qu'ils ont fait jusqu'ici n'est guère que de la foutaise, soit!

Mais, mille bombes, quand ils auront essayé des babioles légales et des roueries politiques, et qu'ils auront vu que tout ça ne sert qu'à mieux les mâter, eh foutre, ils y viendront!

Ils foutront les pieds dans le plat!

EN PROVINCE

Argenteuil. — Près de Paris; voilà un nom de dieu de village qui sonne bien à l'oreille, la misère devrait y être inconnue.

Ah ouat, les riches y sont aussi durs que partout ailleurs, les autorités aussi rosses, à preuve les horreurs suivantes que m'envoie un copain:

Y a une quinzaine de jours, vers les sept heures du soir, une pauvre bougresse, sans asile et sans ressources, — et qui plus est en mal d'enfant, — s'en va frapper à la porte de l'hôpital. La sainte mère la

laisse dehors, en lui disant qu'on ne soigne pas ces maladies-là.

La malheureuse s'en va chez une sage-femme qui l'envoie à l'ours; repart pour aller chez une autre, hélas, les forces lui manquent! Elle tombe et accouche dans la rue...

Ce n'est que sur les protestations indignées des bons bougres présents qu'une autre sage-femme a consenti à prendre la pauvre mère et à la soigner.

Le plus dégueulasse (qui n'est possible que dans nos pays, plus sauvages, que les plus sauvages, malgré qu'on blague beaucoup de civilisation), c'était d'entendre les gosses de l'endroit rigoler et gueuler: « Oh là là, on y voit ses boyaux! Regarde donc, c'est très chic... mais on ne voit pas tout... »

Voici autre chose, nom de dieu: Il y a huit jours, on pouvait voir un pauvre diable de purotin, suivi de sa femme et de ses trois gosses, venir s'installer, sur le bord de l'eau. Il n'avait pu payer son proprio, et cette vache-là la fait expulser.

Depuis les pauvres bougres couchent à la rue; bon dieu, faut être bonne tête pour se laisser foutre dehors sans se rebiffer.

Ces machines-là ne se voient pas qu'à Argenteuil; toute la banlieue de Paris est dans une dêche complète; sacré tonnerre, il serait temps d'en finir!

En attendant que la fin vienne, y en a qui ne voulant pas se laisser crever, chapardent à droite et à gauche, tout ce qu'ils peuvent aux riches.

Ils ont bien raison, nom de dieu, faut vivre! c'est le droit d'un chacun.

Amiens. — Encore une veste à l'actif des socialistes à l'eau de rose. Dimanche 27 juillet, ils avaient à grands flaffas, annoncé une conférence à l'Alcazar.

Dans cette salle ou peuvent facilement s'empiler 1500 bons bougres y avait tout de suite 200 gas à se battre les flancs, — et dans le nombre pas mal de jeunes anarchos.

Après s'être chamailés pendant une demi-heure pour coller un président et deux assesseurs, Guesde a la parole et débite son catéchisme.

Un chouette zigou, Morel, veut parler pour faire de la contradiction : ah ouat, les types du bureau ne voulaient rien savoir ! Y a que quand ils ont vu que le copain ne se laissait pas démonter, et que des bons bougres étaient avec lui, qu'ils l'ont laissé parler. En deux temps et trois mouvements, il a foutu cul par dessus tête les arguments du pontife.

Pour pas répliquer, Guesde parla de sa grande fatigue et cède le crachoir à Besse, petit cocodès qui ne pouvant se faire mousser à Paris s'est réfugié à Amiens ; le type s'est déclaré scandalisé de voir des chouettes zigues distribuer sans sa permission des numéros du *Père Peinard* et de la *Révolte*.

Ça a amené du potin, on a gueulé contre lui, le traitant de fumiste. Enfin il jaboite cinq minutes et repasse le crachoir à Guesde.

Après celui-ci, Morel repique au truc, à la grande colère des types du bureau qui ne voulaient rien savoir et l'avaient empoigné au collet ; delà bagarre, qui n'a pas tourné au profit des socialos.

Si c'est par des trucs pareils que ces socialos à la manque, espèrent se faire prendre au sérieux, dans leur rôle de *défenseurs des travailleurs*, ils se foutent le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

Le populò commence à être à la hauteur, et à avoir bougrement dans le nez ces fameux *défenseurs*, qui n'ont jamais rien défendu.

Clermont-Ferrand. — Le colon

du 92^e lignard a une chiasse des cinq cents diables ; il cherche à sauver sa peau par un tas de précautions rigolottes.

Maintenant les jours de marches, on sonne le réveil à 4 heures, on fait descendre dans la cour et on fouille tous les pioupious, avant de partir.

L'autre jour on a dégotté deux cartouches à balle sur un gribier : il a été illico arrêté et on va le faire passer au conseil de guerre.

C'est pas toutes ces manigances qui empêcheront qu'on dégomme ce vieux salop ; au contraire, tous ces emmordements ne font que foutre en rage les plus dociles, et plus que jamais il peut cirer ses bottes. — il est sûr de n'y pas couper à la première occase : c'est pas les tireurs qui manqueront.

Agen. — Y a des juges à Agen ! Ça vous épate ?... Et qui, nom de dieu, font la pige à Salomon ; voyez plutôt :

Lundi dernier, deux hommes étaient en présence du juge de paix, l'un demandant 6 francs par jour, l'autre ne voulant en donner que cinq.

Après des expiques très courtes, car ce juge n'aime pas à écouter longtemps, il résume ainsi : « Voyons, si je comprends bien : le demandeur réclame 6 francs par jour, l'autre ne veut en donner que cinq ? »

« — Oui, m'ssieu, c'est bien ça. »
Et le juge prenant sa caboche à poignées, ferme les yeux environ douze secondes et dit : « Considérant que si je nomme un expert, ami du demandeur, il dira que cela vaut 6 francs ; s'il est ami de l'autre, il trouvera que 5 francs c'est assez... On n'en sortira pas !... En conséquence je condamne M. un tel, à donner 5 francs par jour au demandeur... »

Hein, nom de dieu, est-il assez épastrouffiant le *considérant* ! Heureux patélin qu'a des juges pareils, vrai il ne connaît pas son bonheur.

Angers. — Y a une grève de carriers depuis une dizaine, dans une exploitation indépendante de la Compagnie des Ardoisières.

Ah, foutre, ils sont calmes les grévistes, trop calmes et trop inodores, nom de dieu ! C'est pas de leur faute, les pauvres copains, ils ne savent pas...

Quoique ça, les discussions marchent, y a de chouettes réunions ; rien de tel, d'ailleurs, que l'état de grève pour bien faire saisir aux ouvriers que le patron, au lieu d'avoir une utilité dans le turbin des compagnons, n'est que la cinq ou sixième roue d'une carriole : ce qui ne l'empêche pas d'empocher la grosse part.

Les carriers remporteront-ils la victoire ? Ah, le Père Peinard le souhaite ! Mais, nom de dieu, il n'ose l'espérer.

Pour faire caner les patrons, — en attendant de les supprimer pour de bon, — faut leur foutre le trac : et pour leur foutre le trac, le calme plat n'est pas un chouette moyen.

Charleville. — Y a là-bas un singe, qui a un baigne route Nationale, et qui s'y entend bougrement à mener ses ouvriers. Bien poliment les pauvres gas étaient allés lui demander une augmentation de salaire, lui expliquant, qu'avec ce qu'ils touchaient ils ne pouvaient pas joindre les deux bouts :

« Augmentation ? que fait le salop, vous m'emmerdez ! Vous n'êtes pas bons pour toucher mon cul !... »

Et dire qu'il ne s'est pas trouvé un zigou pour lui faire rentrer ses insultes dans la gueule !

Aux Compagnons.

On vous aura peut-être dit que jeudi soir j'ai eu maille à partir avec Martinet.

Ce sont là minces faits, de maigre importance pour un propagandiste anarchiste.

Si donc j'en dis deux mots, ce n'est que pour simplement établir les faits :

Jeudi soir, à 8 h. 1/2, je rentrais à ma cahute ; dans l'embrasure de la porte se dissimulait Martinet ; je ne l'avais par vu, c'est dire qu'il lui a été facile, me prenant à l'improviste, de m'envoyer un coup de poing... que naturellement je lui ai rendu...

Ce drôle d'anarchiste, d'une suffisance sans pareille, entend qu'en aucune façon, on ne discute ses actes.

Simple remarque : ce personnage, si susceptible l'autre jour, a été très souvent d'une placidité de chrétien, et a empoché sans mot dire les épithètes de mouchard et autres.

E. POUGET.

Petite Poste. — U. Nantes — G. Saint-Jean — G. Cruchet — G. Blidah — R. Farges — P. Bourges — B. La Machine — M. Nîmes — J. Reims — E. Langon — R. Marseille — N. Tarare — M. Cambrai — M. Angers — M. G. Marseille — T. Mézières — W. D. Flixecourt — R. Dijon — (Bordeaux, Toulon, Verviers, par la Révolte) — reçu galette, merci.

C. J. Marseille. — Chansons envoyées, recevras brochures. Envoi renseignements et vivement !

Il grappa la *Libera Initiative de Lou-dra* se réunit tous les mardis soirs au *Club de l'Autonomie*.

Troves, au bar Champenois, près la caserne Beuronville, tous les samedis soirs à 9 heures réunion des *Nicheurs*. Les socialistes-révolutionnaires de Troyes et de la banlieue sont priés d'y assister.

Bons bougres, lisez tous les Dimanches

LE PÈRE PEINARD

Sous ce titre, chaque semaine le gniaff-journaloux, publie ses réflexes ou il ne mâche pas leurs vérités aux jean-foutres de gouvernants et de patrons.

Le numéro contient seize pages de tartines et dessins et coûte deux ronds.

EN VENTE A PARIS chez tous les libraires et dans tous les kiosques. Pour la vente en gros, s'adresser au *Petit Parisien*, 11, rue du Croissant.

DÉPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

- Nîmes*, aux kiosques du Palais et du Grand Temple.
- Guise*, Mme Moreau.
- Revin*, Badré Mauguière.
- Pamiers*, Marcellin Rouaix.
- Troyes*, Pannetier, 2, rue du Petit-Credo.
- Marseille*, Marius Gauchon, kiosque du cours Belzunce et dans tous les kiosques et marchands de journaux.
- Berre*, Rostaing.
- Angoulême*, Guillemain.
- Bordeaux*, Mme Maury, 4, place Intérieure-d'Aquitaine.
- Palange, 1, rue Saint-Sernin.
- Arest*, Balzagette.
- Grenoble*, Pelay, rue Très-Cloître.
- Roanne*, Bertranche, rue de Clermont.
- Orléans*, V. Guérin, 13, rue Royale.
- Agen*, Saint-Paul, md de journaux.
- Toulon*, Marius Magand, rue de la République, 87 bis. — Mme Burle, place Louis Blanc, en face la douane. — Mme Carrère, cours Lafayette et place Hubac. — Au Pont du Loe, place de l'Église et dans tous les kiosques de la ville.
- Angers*, dans tous les kiosques et tabacs.
- Armentières*, Malfoy, rue d'Ypres.
- Lille*, Hayard, rue des Arts.
- Cambrai*, Meert, aven. de la Gare.
- Lyon*, Bernard, 96, rue Moncey. — Maudmez, 24, rue Saint Cyr, Vaise.
- Thiiry*, Chabas, place du Marché-au-Légumes.
- Tarare*, Nottin, libraire.
- Montceau-les-Mines*, Desalle, rue Centrale.
- Reims*, Mme Baudet-Lenglet, esplanade Cérés.

- Blanzay*, Dumilieu.
- Freseneville*, Vidcoq.
- Flixecourt*, Wasse Duchaussoy.
- Avignon*, Nouveau Bazar, place du Portail-Matheron.
- Véron*, Mme Chassiedieu.
- Alais*, Codou, 18, rue Sabaterie.

CHANSONS AVEC MUSIQUE

- Le Père Peinard au Populo.
- Y a rien de changé.
- La mort d'un brave.
- Les grands principes, je m'assois dessus!
- Faut plus d'gouvernement.
- Le Chant des Peinards.
- L'Internationale.
- Le droit de l'existence.

DEUX RONDS CHAQUE, adresser les demandes au **PÈRE PEINARD**,

- L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux. Brochure de 32 pages..... 0.15

LIBRAIRIE INTERNATIONALE ACH. LEROY

37, rue Gracieuse, Paris.

Extrait du Catalogue :

- L'Erenouvelle, par Louise Michel. 0.50
- La Confession d'un Confesseur, par Gustave Ethner..... 3.50
- La Liberté de l'Amour, par A. Leroy..... 0.50

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris.